

## LA LOGIQUE DE L'USAGE CHEZ PEIRCE ET WITTGENSTEIN : UN CADRE DE TRAVAIL POUR LE LEXICOLOGUE

**Roland Eluerd**

*Versailles, France*

**Abstract :** The patterns of semantic are scientifically justified but do not always apply to the ordinary linguistic transactions the lexicologist deals with. The instrumental and contextual notion of signification, as shared by C. S. Peirce and L. Wittgenstein, forms a more manageable interface.

The paper will particularly put forward the concept of *use*. It will show that Peircean *Interpretants* allow an analysis of *semiosis* which lightens the way speakers agree on signification — the way they agree on their judgments and on the world. Being on the level of *Thirdness*, the interpretants put forward the irreducible side of the *logical* conditioning of signification.

**Mots-clés :** lexique, pragmatique, Peirce, Wittgenstein, sémiologie

À chaque étape de son travail, de l'élaboration des corpus toujours incomplets aux conclusions toujours inachevées, le lexicologue est confronté à la prolifération et au désordre des occurrences. Il se trouve devant des circonstances et des explications qui lui apparaissent et lui échappent presque dans le même instant. Il travaille dans le domaine de l'*anomalia* plus que dans celui de l'*analogia*.

### 1. EXEMPLES D'ANOMALIA

#### 1.1 *Le vocabulaire de la sidérurgie au 18<sup>e</sup> siècle.*

Pour illustrer cette situation, je prendrai deux exemples empruntés à deux types de vocabulaires apparemment différents. D'abord le vocabulaire d'une industrie : la sidérurgie. Au 18<sup>e</sup> siècle, cette industrie a connu une véritable révolution due à la naissance de la chimie moderne. Depuis toujours défini comme « un fer parfaitement pur », l'acier a été défini comme « un alliage de fer et de carbone ». Certes, la comparaison des deux définitions est aisée : le genre de la première, c'est-à-dire « fer », est devenu un définiteur secondaire dans la seconde définition, tandis

qu'apparaissait un nouveau genre, « alliage ». Les conséquences linguistiques sont une sorte de séisme lexical.

À l'ordre ancestral de purification :

mineraï, fonte, fer, puis « fer parfaitement pur » nommé *acier*,  
s'est trouvé substitué un ordre :

mineraï, fonte, acier (somme toute un fer impur), puis fer.

Or la comparaison des corpus de ce vocabulaire au début du 18<sup>e</sup> siècle et au début du 19<sup>e</sup> siècle montre que seulement deux mots, d'ailleurs synonymes, sont apparus (*sidérurgie*, *sidérotechnie*) et que l'essentiel du stock est resté en place. On dira tout a changé de sens, voilà tout. Soit. Mais l'explication demande à être précisée.

*Acier*, par exemple, n'a pas changé de sens de la même manière dans des phrases comme : *Cette barre est en acier*, *Le royaume a besoin de bons aciers*, *Il a un cœur d'acier*. Relever les changements de sens est une chose ; les apprécier, c'est-à-dire les relier aux changements de la civilisation est une autre affaire puisqu'elle n'engage rien moins que la révolution industrielle. Une révolution dont un mot comme *acier* n'est pas simplement l'écho, ni le miroir, mais un enjeu à part entière, autant dans le domaine des sciences que dans le domaine politique, autant dans le vocabulaire technique que dans les vocabulaires de l'imaginaire collectif (Eluerd, 1995a, chapitres 2-7).

### 1.2 Le vocabulaire politique de François Mauriac en 1958

Changeons de vocabulaire. Dans son *Bloc-notes*, François Mauriac emploie évidemment de nombreuses fois *droite* et *gauche* au sens politique de ces mots. Pour qui est au fait de la vie politique française, il n'y a là rien d'obscur. Mais la saisie des occurrences déploie un vaste ensemble. Pour n'en retenir que les grandes lignes — et dans le seul mois de mai 1958 —, *droite*, qui n'est jamais employé avec une majuscule, satellise autour de ses occurrences : *fascisme*, *sécession*, *coup d'État*, *mutinés*, *rebelle*, *loi des militaires*, *loi des mutins*, *complice*, *abandon*, *démasqués*, *Franco et ses gardes maures*, *les Messerschmitt de Hitler*, ou cette formule qui regroupe tout, — en ouvrant sur de nombreuses pistes : « *Les parachutistes et les forces ténébreuses qui se servaient d'eux nous faisaient horreur* ». En regard, *gauche*, plusieurs fois avec majuscule (*la Gauche*), satellise : *française*, *classe ouvrière*, *députés communistes*, *Front populaire*, *hommes de gauche*, *hommes d'État*, *chefs politiques*. Le temps me manque pour donner tous les contextes, les oppositions et les rapprochements, les noms propres — évidemment essentiels et chargés de connotations qui débordent largement la simple désignation. Je ne retiendrai qu'un exemple, le face-à-face entre deux expressions : *les forces de l'ordre* et *l'ordre de la Force*. La double antanaclase oppose en chiasme une donnée institutionnelle à une menace apocalyptique, nourrie du souvenir des fascismes du siècle mais aussi de la réflexion de Pascal sur la justice et la force (Eluerd, 1995b).

Comment tenir tout cela sous un seul regard ? Mauriac souligne la difficulté puisqu'il écrit à une date qui n'est pas sans importance, le 13 mai 1958 : « Nous disons *les fascistes*, nous disons *la classe ouvrière*. Que recouvrent ces mots ? Quelle puissance ? Quelle faiblesse ? »

### 1.3 Conséquences pour la méthode d'analyse

Il est inutile de multiplier les exemples. Si l'on accepte de considérer que ce que « recouvrent » les mots appartient au domaine de la lexicologie, la situation du lexicologue est claire mais périlleuse. Il dispose bien entendu de modèles linguistiques et sémantiques qui lui permettent de rendre compte d'une vaste part de ses matériaux : ainsi de la définition d'*acier*, ainsi des contextes de *droite* et *gauche*. Mais chaque modèle exige qu'il passe du niveau des occurrences à celui des mots, ce qui ne va pas sans déperdition, dans la langue et en-dehors de la langue ; et bien souvent l'analyse achevée des valeurs d'emploi, de ce qu'on fait avec le mot en ses occurrences, lui semble une sorte de rivage improbable que tel un naufragé il devinerait sans

pouvoir l'atteindre. Loin de pouvoir aboutir aux constructions rigoureuses de la sémantique et de la lexicographie, il se retrouve conduit à dessiner de vastes synopsis de significations s'organisant autour de noyaux plus ou moins durs qui changent selon les circonstances. Le noyau qu'on pourrait appeler scientifique (*alliage de Fe et d'un certain pourcentage de C pour acier*) ne dispose d'aucun statut privilégié. Dans tous les cas, les significations ne se ramènent jamais à la seule découpe d'un fragment du monde, fragment réel, fragment type ou fragment idéal. Les significations renvoient toujours à des fragments d'usages.

Ces conditions placent donc la lexicologie devant l'alternative d'abandonner les occurrences ou d'abandonner les modèles. Autrement dit, de disparaître ou de renoncer à un statut scientifique. Personnellement, je préfère abandonner le qualificatif trop encombrant.

## 2. LES MODÈLES DE PEIRCE ET DE WITTGENSTEIN

### 2.1 *Le rôle de l'usage*

Pour autant, ce choix ne laisse pas sans repères. Charles S. Peirce et Ludwig Wittgenstein en proposent d'intéressants. Sur les plans exploitables en linguistique, trois convergences principales sont généralement retenues : leur critique de la signification comme renvoi à des représentations mentales ou comme relation à seulement deux termes, et leur approche instrumentale et contextuelle de cette signification. Cette approche implique une convergence précise que je retiendrai ici : la notion d'*usage*, c'est-à-dire le fait qu'une langue ne puisse pas être décrite en excluant les pratiques qui l'autorisent et qu'elle autorise, dans son apprentissage, ses emplois, son évolution.

On sait que Peirce analyse le signe comme une dynamique triadique, relation d'un premier, le représentamen, qui tient lieu d'un second, son objet, pour un troisième, son interprétant. Ce n'est pas le lieu d'exposer l'étendue de cette sémirose. Je m'en tiens au seul rappel que l'ensemble forme un tout indivisible et que le signe linguistique s'inscrit dans l'espace (ce n'est qu'une image) légisigne / symbole ou indice ou icône / argument ou dicisigne ou rhème. L'*usage* joue partout. Il sous-tend l'ensemble de la sémirose.

### 2. 2 *L'usage et la sémirose*.

L'*usage* joue d'abord avec le représentamen pris en compte puisque celui-ci est un légisigne, c'est-à-dire qu'il n'est pas simple apparence (il serait alors qualisigne), ni un objet individuel (il serait alors sinsigne). Comme légisigne, il appartient à un type général, un système organisé, relevant d'une loi ou d'une habitude, d'une pratique sociale :

« Un légisigne est une loi qui est un signe. » (Peirce, 1978, 2.246, p. 139)

De ce fait, et bien que premier dans la sémirose, il n'est pas premier dans l'absolu. Ce n'est pas un surgissement que sa seule épiphanie suffirait à révéler comme signe. Il s'inscrit dans un ensemble public de pratiques signifiantes qui le désigne comme représentamen : « les sémioses antérieures ont non seulement produit des domaines d'objets, mais également des répertoires de représentamens et systèmes d'interprétants institutionalisés (langues, sociétés, idéologies) » (Deledalle, 1990, p. 92).

L'*usage* se lit aussi au niveau de l'objet :

« Tout signe est mis pour un objet indépendant de lui-même ; mais il ne peut être un signe de cet objet que dans la mesure où cet objet a lui-même la nature d'un signe, de la pensée. » (Peirce, 1978, 1.538, p. 115)

« Un symbole est un signe propre à déclarer que l'ensemble des objets dénotés qui puisse lui être attaché de certaines façons, est représenté par une icône qui lui est associée. Pour montrer ce que cette définition compliquée signifie, prenons comme exemple le mot "aime". Associé à ce mot, il y a une idée qui est l'icône mentale d'une personne en aimant une autre. Maintenant il nous faut comprendre que "aime" se trouve dans une phrase ; car ce qu'il peut signifier lui-même, s'il signifie quelque chose, n'est pas en question. » (Id., 2.295, p. 163)

Il y a là des présuppositions qui sont d'ordre logique et leur caractère irréductible participe de la signification du signe.

L'usage se lit enfin au niveau de l'interprétant : l'identification d'un interprétant rhématique comme mot d'un vocabulaire présuppose, pour simplifier, l'identification d'un légisigné symbolique rhématique. Le mot ne peut être séparé de l'occurrence, qui n'existe comme telle que par rapport aux règles. Nous allons y revenir.

Pour le moment, notons que plusieurs remarques de Wittgenstein peuvent être évoquées en parallèle. J'en emprunte deux à son dernier écrit, *De la certitude* :

« Tout notre savoir forme un large système. Et c'est seulement dans ce système que l'élément isolé a la valeur que nous lui conférons. » (Wittgenstein, 1987, 410)

Si *langue* remplaçait *savoir*, nous retrouverions l'immanence du structuralisme linguistique. Mais justement, la substitution n'est pas possible. Et la différence n'est pas rien : elle brise cette immanence. Le propos de Wittgenstein souligne que nos certitudes sont fondées par nos jeux de langage, et non l'inverse. L'antériorité du « système d'interprétants institutionalisés » est reprise dans une autre formule, plus laconique :

« La terre est ronde nous nous y tenons. » (*Id.*, 299)

Mais cela ne signifie évidemment pas pour Wittgenstein, ni pour Peirce que le système soit immuable.

### 2.3 *Le rôle de l'interprétant.*

Sans jeu de mots, c'est sûrement le terme peircéen *d'interprétant* qui a été le plus mal interprété par les linguistes. Le confondre d'une manière ou d'une autre avec un interprète-allocuteur, c'est choisir de parler de tout autre chose que du pragmatisme de Peirce.

L'interprétant « exprime » la relation du *representamen* et de l'objet. Il est donc lui-même signe sans que cela ouvre pour autant une régression à l'infini de signes appelés par d'autres signes. On sait que le vertige de cette régression à l'infini a fort contribué à détourner la linguistique des propositions de Peirce. Ce vertige n'a pas lieu d'être. D'abord parce que l'interprétant n'est qu'un acteur de la sémiotique productrice de la signification. Ensuite, parce que la régression est de fait interrompu par l'interprétant que Peirce appelle *logique final* et qui est lui une règle d'habitude de relier un *representamen* à un objet :

« L'habitude formée délibérément par analyse d'elle-même — parce que formée à l'aide des exercices qui la nourrissent — est la définition vivante, l'interprétant logique, véritable et final. Par suite, pour exprimer le plus parfaitement possible un concept que les mots peuvent communiquer, il suffira de décrire l'habitude que ce concept est calculé à produire. » (Peirce, 1978, 5.491, p. 136-137)

On mesure que cet interprétant final permet l'accord des interlocuteurs sur leur habitude dans le monde qui leur sert d'horizon. Mais, si la suite de l'échange ou des pratiques l'exige, il reste ouvert à tout « *changement d'habitude* » parce qu'il « inclut, outre les associations, ce qu'on peut appeler les "transsociations" ou changements d'association et inclut même la *dissociation* » (*Id.*, 5.476, p. 130-131). Une formule de Peirce place l'ensemble de la sémiotique dans cette potentialité d'évolution :

« Un symbole est une loi, ou régularité du futur indéfini. Son interprétant doit se décrire de la même manière ; et aussi l'objet immédiat complet ou signification. » (*Id.*, 2.293, p. 162).

Cette prise en compte de l'usage me semble particulièrement intéressante pour le travail du lexicologue. Je la rapprocherai ici encore de plusieurs remarques de Wittgenstein. Répondant à Russel qui affirmait qu' « un symbole doit avoir la même structure que sa signification », Wittgenstein écrit :

« Vous ne pouvez prescrire à un symbole ce qu'il *peut* servir à exprimer. Tout ce qu'un symbole PEUT (*CAN*) exprimer, il PEUT (*MAY*) l'exprimer (cité in Monk, 1993, p. 169).

La seconde et la troisième remarque, empruntées au *Cahier bleu*, font écho à l'habitude et éclairent l'usage :

« Qu'est-ce que le sens d'un mot ?

Commençons d'abord par nous demander ce que peut être l'explication du sens d'un mot. A quoi peut-elle ressembler ?

Cela nous aidera, de même que la question : " Comment mesure-t-on une longueur ? " nous aide à comprendre ce qu'est la longueur. » (Wittgenstein, 1988, p. 45)

« Nous avons tendance à oublier que c'est seulement l'usage que nous faisons d'un mot qui donne à ce mot sa signification. » (Id., p. 149)

Je cite enfin une dernière remarque. C'est une correction que Wittgenstein apporte à sa position du *Tractatus* :

« J'ai écrit à un moment donné : "La proposition est appliquée comme une règle graduée sur la réalité. Seuls les points les plus extérieurs de la graduation sont en contact avec l'objet à mesurer." ( Cf. T. 2.1512- 2.15121) J'aimerais mieux dire maintenant : un *système de propositions* est appliqué comme une règle graduée sur la réalité. J'entends par là la chose suivante : lorsque j'applique une règle graduée contre un objet spatial, j'applique tous les traits de la graduation en même temps. » (Notes de Waismann, trad. Bouveresse, 1976, p. 200-201, Voir aussi : L.W., 1984, p. 303. Monk, 1993, p. 283)

Le texte entend l'implication dans la mesure retenue des mesures non retenues, du comment nous mesurons et du pourquoi nous mesurons. Donc l'impossibilité d'une indépendance absolue de la proposition : tout le système est appliqué.

### 3. CONCLUSION

Il me semble que ces analyses peuvent conforter la lexicologie dans son statut de description de synopsis de significations. Si tout le système est appliqué, c'est que tout le système doit être décrit. Ou qu'au moins la description du synopsis aille aussi loin que possible dans ce que « recouvrent » les mots. Cette tâche ne peut être ni l'affaire de la sémantique, ni celle de la lexicographie : elle dessine l'espace exact de la lexicologie. Que le lexicologue ne se désole donc pas de ne rien produire d'achevé et qu'il s'épargne la hâte de forger des concepts !

Et si cette hâte lui vient, un aphorisme de Wittgenstein pourra lui être de quelque utilité : « Il y a bien un moment où il faut passer de l'explication à la simple description » (1987, 189).

### RÉFÉRENCES.

- Bouveresse, J. (1976). *Le mythe de l'intériorité*. Paris, Éditions de Minuit.
- Deledalle, G. (1990). *Lire Peirce aujourd'hui*. Bruxelles, Éditions universitaires, De Boeck.
- Eluard, R. (1995a). *Les mots du fer et des Lumières*. Paris, Honoré Champion.
- Eluard, R. (1995b). *Gauche et droite* autour du 13 mai 1958, dans le *Bloc-Notes* : "Que recouvrent ces mots ?", in *Mauriac entre la gauche et la droite*, Colloque de la Sorbonne 1994, p 67-79. Paris, Klincksieck.
- Monk, R. (1993). *Wittgenstein. Le devoir de génie*. Trad. de l'anglais par A Gerschenfeld. Paris, Odile Jacob.
- Peirce, C.S. (1978). *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle. Paris, Éd. du Seuil.
- Wittgenstein, L. (1984). *Remarques philosophiques*. Éd. posthume due aux soins de R. Rhee. Trad. de l'allemand par J. Fauve. Paris, Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1987). *De la certitude*. Éd. due aux soins de G.E.M. Anscombe et de G.H. von Wright. Trad. de l'allemand par J. Fauve. Paris, Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1988). *Le cahier bleu et le cahier brun*, suivi de *Ludwig Wittgenstein*, par N. Malcom. Trad. de l'anglais par G. Durand. Préface de J. Wahl. Paris, Gallimard.